

Hollywood, propagande inutile

Article rédigé par *La Fondation de service politique*, le 24 septembre 2008

LES FILMS AMERICAINS représentent la presque totalité du cinéma international. Toutes les télévisions mondiales les retransmettent. Dans le même temps, de plus en plus de superproductions sont ouvertement militaristes, patriotiques, " impérialistes ".

Et pourtant les foules manifestent contre Bush et l'interventionnisme américain. 85 % des Européens considèrent, d'après le cyber-sondage de la revue Time, que les États-Unis sont une menace pour la paix, plus que l'Irak ou la Corée du nord. Comment un tel paradoxe, qui confine à l'aberration, est-il possible ? Comment une propagande aussi couronnée de succès peut-elle s'avérer aussi inefficace sur le terrain ? Avant de s'interroger sur cet échec regrettable, rappelons les grandes étapes de la renaissance guerrière hollywoodienne.

Il y a eu un bouleversement au début des années quatre-vingt. Alors que les années soixante-dix, héritières de la culture sex-drug-and rock'n'roll et de la contestation de la guerre du Vietnam, donnaient un regard très critique de l'armée et des institutions américaines, éclaboussées par le Watergate et la démission de Nixon, un retournement s'est opéré au début des années quatre-vingt, lié à la révolution conservatrice reaganienne. Le héros vieillissant de cette époque est Clint Eastwood qui dans Firefox dérobo aux Soviétiques leur meilleur avion de chasse, aidé par les savants juifs prisonniers du Goulag. Ce détail est important : il montre qu'Hollywood souligne dès cette époque l'alliance de fait des néo-conservateurs juifs et de la droite protestante américaine, alliance que l'on ne cesse aujourd'hui de reprocher aux uns et aux autres. Les juifs auraient trahi leur condition de victimes et leur humanisme ancestral pour fournir des armes morales et intellectuelles aux faucons américains : Sharon est aussi détesté que Bush aujourd'hui dans le monde.

Réveil patriotique

C'est bien sûr Rambo qui va illustrer cette renaissance de la fibre patriotique américaine. Rambo, le bérêt vert que l'on a empêché de vaincre, Rambo le valeureux guerrier trahi par les civils comme tous les militaires qui se respectent. Rambo qui va aider la résistance anticommuniste au Vietnam après avoir réglé ses comptes avec l'Amérique profonde, et avant de secourir les Afghans dans leur lutte antirusse...

L'Amérique est convaincue – comme la France – de l'universalité de sa mission. Elle va recruter des mercenaires européens, des Universal Soldiers pour donner la paix au monde. Jean-Claude van Damme, Dolph Lundgren (un Danois), et surtout Arnold Schwarzenegger vont porter au nom de l'Europe et de l'OTAN les valeurs américaines aux quatre coins du monde. Arnold fait le ménage en Amérique du sud (Predator, Commando) puis chez les turbulents Arabes (True Lies, adapté d'un scénario de Claude Zidi). Il montre en bon républicain que le tiers-monde terroriste ou révolutionnaire ne peut plus compter sur l'apathie des années Carter. À la même époque Rutger Hauer, le répliquant de Blade runner, en découd aussi avec les terroristes arabes dans Wanted : dead or alive. Dès cette époque, il est important de le remarquer, l'Amérique combat le même ennemi qu'Israël, un terrorisme dont elle a jusqu'alors moins souffert que l'Europe. Plus l'Europe est attaquée, moins elle désire se défendre (à l'époque on est déjà anti-israélien ou anti-américain) ; moins l'Amérique est attaquée, plus elle se sent menacée. C'est Richard Hofstadter, chercheur américain, qui évoquait des années soixante, la paranoïa américaine de l'ère Eisenhower voyant des communistes ou des extra-terrestres partout, comme jadis les cow-boys voyaient des hordes d'indiens scalpeurs...

Le grand film patriotique de l'ère Reagan est Top gun, encore réalisé par un Européen, Tony Scott, frère de Ridley. Top gun cible parfaitement un public jeune de mangeurs de pop-corn, épris de la bannière étoilée comme d'une marque de vêtements. Reagan est réélu triomphalement en 1984, avec les deux tiers des voix de la jeunesse américaine. Les athlètes noirs qui triomphent aux Jeux olympiques de Los Angeles prient et chantent l'hymne américain. La dichotomie entre l'Europe et l'Amérique, un temps masquée par l'affaire des missiles Pershing qu'on réussit quand même à installer, est totale.

Top gun marque aussi un retour à la chevalerie du ciel, que l'on connaissait en France dans les années soixante, au grand temps du patriotisme de Tanguy et Laverdure. Et un goût important pour la technologie.

Techno chamanisme

C'est en fait l'Amérique qui réalise le rêve du théoricien de la nouvelle droite Guillaume Faye : l'archéofuturisme ; la bible et l'ordinateur ; le mythe et la technologie. Technochamanique, la série Supercopier (les loup des airs, en anglais), célèbre ces retrouvailles magiques entre l'archaïque et le futurisme high-tech. L'Amérique connaît une grande révolution droitière et seule la gauche s'en rend compte en France. Le poète-guerrier Springfellow Hawke (le faucon...) joue du violoncelle au bord de son lac du grand nord pendant que dans le ciel son oiseau totémique fait des ronds dominateurs. Puis il part guerroyer aux quatre coins du monde pour Archangel, ange borgne (comme le dieu Odin) des sociétés secrètes et des coups fourrés...

Comme Tom Cruise dans Top Gun, Hawke est un maverick, un sujet d'exception un rebelle, un impudent. On ne peut le contrôler. C'est ainsi que Kissinger avait théorisé une Amérique barbare et incontrôlable, c'est ainsi que Bush junior désire faire ses guerres où il veut et sans l'aval de personne. Comme disait Reagan venu du cinéma, la prochaine fois qu'il y aura une prise d'otages, je ferais comme Rambo. Supercopier annonce bien sûr les guerres du Golfe. Son producteur Bellisario fut aussi celui de Magnum, guerrier non repent de la guerre du Vietnam, et des récents Jags, qui reflètent eux la révolution clintonienne du cinéma américain.

En effet un changement notable se produit à l'orée des années 90. Cette décennie est plus vénusienne, plus humanitaire, plus féministe. C'est une décennie démocrate. L'Amérique reste forte et guerrière, mais elle s'occupe des femmes (la Fille du général, avec Travolta), des Somaliens, des Kosovars et de la paix dans le monde. Un des films-clés est le Pacificateur, produit par Spielberg et qui décrit le combat des savants (féminins) et des soldats d'élite américains contre une barbarie terroriste qui s'étend comme un croissant de l'Asie centrale en passant par l'Iran, le Pakistan (promu depuis allié de Washington), la Russie méridionale, Sarajevo et New York que menace une bombe nucléaire. L'épicentre du trafic d'armes est Vienne.

Hollywood continue d'employer les talents européens, souvent plus royalistes que le roi. Dans Independence Day, Roland Emmerich, venu d'Allemagne, célèbre une alliance juive, black et WASP, qui met fin à l'intrusion des envahisseurs extra-terrestres. Dans Air Force One, un président très remonté joué par Harrison Ford veut en finir avec le terrorisme nationaliste mais aussi – dans un curieux discours – avec la brutalité russe... tout comme le Saint joué par Val Kilmer. Après l'Autriche, la Russie... Air Force One est réalisé encore une fois par un Allemand, Wolfgang Petersen qui célèbre le patriotisme américain faute de pouvoir – c'est une hypothèse – encourager le sien... Ridley Scott dépeint des soldats américains courageux, humanitaires et sacrifiés dans Black Hawk Down. Ce film passe dans toutes les bases américaines, conformément à la volonté du producteur Jerry Bruckheimer, convaincu des toujours bonnes intentions américaines. L'Amérique veut faire le bien de tout le monde, souvent malgré les secours eux-mêmes. Les troupes terroristes somaliennes, à la limite du cannibalisme, poursuivent et dépècent les boy-scouts américains. Le film va servir pour l'attaque de Bagdad.

Nous avons évoqué le cas viennois, le cas russe. Il y aussi le cas serbe : des barbares serbes mettent à mort un gentil pilote américain dans Derrière les lignes ennemies. Gene Hackman risque sa carrière d'amiral pour secourir le gentil survivant Owen Wilson : il doit d'ailleurs désobéir à un général de l'OTAN, un espagnol trop diplomate... Reste le cas français. C'est un Français qui aide les terroristes arabes, décidément intenables, à concevoir une bombe meurtrière dans Executive decision, où jouent Kurt Russell et Steven Seagal (préposé d'habitude à des séries B plus critiques).

Europe rebelle

C'est là que commence à se fracturer l'union de l'Occident. Hollywood comme l'Amérique commence en effet à se méfier de l'Europe. Une conspiration de nazis – parmi lesquels un Français – menace la paix du monde dans The Sum of all fears, avec Ben Affleck qui prend la place de Harrison Ford vieillissant dans le rôle de Jack Ryan. L'Europe pacifiste est-elle cryptonazie ? Cette grave question se trouve posée dans le film

Code Omega où l'Antéchrist joué par Michael York est le chef de la communauté européenne ; il officie de Rome, la ville du pape et de l'empire, haïe depuis toujours par les puritains et les anglicans. C'est lui qui fait sauter le Dôme du Rocher à Jérusalem.

Dans sa poursuite tous azimuts des terroristes arabes ou européens, l'Amérique finit par se dévorer elle-même. Travolta est un agent du Mossad dans Opération Espadon, chargé de déclencher des attentats pour remotiver les populations. Ce film décalé et brillant, très jet-set européenne, nous donne un clé importante : l'Amérique est prête à tout pour défendre non ses valeurs humanistes mais son Way of life, sa consommation intérieure en d'autres termes. Et dans Au revoir à jamais, nous apprenons que la CIA organise des attentats pour justifier l'augmentation de ses budgets. Un mois après le 11 septembre, Bush augmente de 48 milliards de dollars (soit plus que le budget français) le budget de la Défense américaine. Quelques mois plus tard survient le scandale Meyssan. Les Français prennent au mot Opération Espadon, ils laissent aux spectateurs américains le soin d'avalier le message d'Air Force One. La réalité rattrape la fiction comme elle le peut. Pearl Harbor sort quelques mois avant les attentats du 11 septembre. Le scénariste de ce film, Randall Wallace, réalise pour son ami Mel Gibson (le plus à droite de tous les acteurs américains) Nous étions des soldats, hymne patriotique et catholique.

Nous terminerons par un important détail : dans The Rules of Engagement, Samuel Jackson massacre des femmes et des enfants yéménites. Il passe en procès et il est innocenté. Parmi la foule se cachaient des terroristes. Les dommages collatéraux ne peuvent lui être imputés. Il a sauvé ses hommes.

On le voit, la propagande américaine est de taille. Elle est aussi conçue pour les deux millions de soldats américains et leur nombreuse famille. Un pays aussi divers nécessite une propagande unique. Pourquoi celle-ci ne nous convient-elle pas ?

D'abord elle convient à certains. La plupart des pays européens soutiennent les États-Unis.

Mais elle est excessive, pas assez universelle. Elle sacralise les Américains, leur donne un rôle privilégié : eux sont les stars, eux sont les pilotes, nous nous sommes – comme les enfants de Pearl Harbor – à la place des spectateurs.

L'Europe est en outre entrée dans une culture du féminisme New Age, du métissage cool et de la paix à tout prix. Comme dit justement Robert Kagan, elle est de Vénus, et les États-Unis sont de Mars. Les États-Unis dont les dépenses militaires représentent 45 % du total mondial font peur. Ils sont trop puissants, trop sûrs de leur bon droit. Les meilleurs scénarios, les meilleurs effets spéciaux ne les protègent plus de la haine que réserve une trop grande puissance, une trop bonne conscience. Il y a les Américains, et il y les autres. Et contrairement à ce qui nous est dit dans Full Metal Jacket, dans tout homme il n'y a plus un Américain qui sommeille, mais un anti-américain. L'Amérique déborde, et l'opinion, muée en obèse médiatique, est rassasiée.